“ Retrouvailles ” autour des documents coptes de la Bnu

Catherine Louis

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rbnu/3323>
DOI : 10.4000/rbnu.3323
ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010
Pagination : 48-57
ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Catherine Louis, « “ Retrouvailles ” autour des documents coptes de la Bnu », *La Revue de la BNU* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 08 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/3323> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.3323>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Fragment de parchemin copte (K 251 ; collection de la BNU)

“RE-TROUVAILLES” autour des documents coptes de la BNU

C'est autour des collections coptes de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg que s'est tenue, du 18 au 25 juillet dernier, la troisième Université d'été en papyrologie copte¹, qui a rassemblé 22 doctorants et une dizaine d'enseignants-chercheurs venus des quatre coins du monde². C'est une même passion qui a permis à tous ces chercheurs de se réunir autour des documents coptes de la BNU, qui constituent l'une des plus riches collections de France : la passion d'une langue, du texte, d'un peuple, la passion d'une histoire : celle des Coptes.

Les Coptes et le copte

Si aujourd'hui le terme « Coptes » a tendance à désigner l'ensemble des chrétiens d'Orient, il n'existe en réalité que depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, puisque ce terme dérive d'une déformation du mot grec « aiguptios » qui signifie « égyptien ». Le mot « Copte » était donc, à l'origine, le nom que donnaient les Arabes aux habitants du pays conquis. Selon la tradition, c'est par saint Marc lui-même que l'Égypte aurait été évangélisée, et en premier lieu Alexandrie, où il se serait rendu entre 40 et 49 de notre ère, avant de subir le martyre en 68³. Le christianisme s'implanta si vite en Égypte qu'il devint bientôt nécessaire de faire traduire les textes bibliques du grec dans une langue que les Égyptiens puissent comprendre. C'est de cette initiative que naquit la langue copte⁴, qui se caractérise par l'emploi de l'alphabet grec, auquel on a ajouté progressivement quelques lettres issues du démotique, pour transcrire une langue dont la structure est égyptienne, bien que l'on y retrouve de nombreux mots d'origine grecque.

La langue copte s'est maintenue longtemps en Égypte. Malgré l'invasion de ce pays par les Arabes en 631, le copte est demeuré la langue utilisée dans la liturgie, et des livres ont continué d'être copiés en copte pendant plusieurs siècles (on en compte encore beaucoup aux XI^e-XII^e siècles). Cependant la langue arabe s'est imposée peu à peu dans le langage parlé, aussi les témoins de la vie quotidienne en langue copte se font-ils plus rares après les VIII^e-IX^e siècles.

Des témoignages variés

De l'héritage que nous ont laissé les Égyptiens chrétiens des premiers siècles de notre ère ne demeure, proportionnellement, que peu de choses : la répression arabe, après la conquête, a contribué à faire disparaître une partie des livres rédigés en copte. Quant aux autres témoins, qu'il s'agisse de livres, d'ostraca, de documents administratifs sur papyrus ou de lettres privées, qui sont demeurés enfouis dans les sables ou cachés dans les recoins d'un monastère pendant des siècles, les variations climatiques, les voleurs et les besoins de la vie quotidienne⁵ ont souvent eu raison de leur espérance de vie. Néanmoins, les fouilles et les recherches entreprises depuis le XIX^e siècle dans diverses contrées de l'Égypte, ainsi que la mise en vente par les moines d'une partie de leurs vieux livres, ont permis aux diverses bibliothèques et musées du monde d'acquérir par milliers, depuis un siècle et demi, de précieux témoignages de la vie et de la culture coptes.

Longtemps considérée comme le parent pauvre de l'égyptologie, ce que l'on nomme désormais la cop-tologie a connu, depuis lors, un essor inattendu, devenant une science à part entière, attirant de plus en plus de jeunes chercheurs et ouvrant, par là-même, de nouveaux horizons sur ce que nous pensions connaître des débuts de la chrétienté. Ainsi, certaines découvertes ont permis de modifier profondément notre connaissance des premiers siècles du christianisme : celle des manuscrits de Nag Hammadi par exemple, dans les années 1940, a sonné le glas des fausses croyances sur l'un des mouvements les plus

critiqués par les premiers chrétiens, et même par les savants du XIX^e siècle : la Gnose. Considérée par l'Église primitive comme une hérésie des plus dangereuses, cette « secte », née en Égypte dès le deuxième siècle de notre ère, a ainsi été réhabilitée, car les dizaines de textes sur papyrus que nous a livrés cette découverte ont permis de la connaître de l'intérieur, et non plus à travers les seuls témoignages polémiques des Pères de l'Église⁶.

De découvertes en hasards, de recherches en rapines⁷, ce sont des millions de documents en tous genres qui, au fil des décennies, sont venus enrichir les diverses institutions culturelles du monde entier.

Progressivement, de plus en plus de chercheurs se sont penchés sur ces documents, et ont peu à peu scruté les fonds de nombreux musées et bibliothèques. Cependant, l'ampleur du travail qui reste à accomplir, ne serait-ce que pour publier l'intégralité de ces documents, et à plus forte raison s'il s'agit de les étudier et d'en tirer des synthèses, reste colossale. De nombreux fonds documentaires sont encore trop peu étudiés, simplement, la plupart du temps, parce qu'on ignore qu'il s'y trouve des trésors...

Travaux de la Summer School sur les documents de la BNU

Le fonds copte de la BNU appartient à cette catégorie : bien entendu, plusieurs chercheurs se sont, au XIX^e siècle et jusqu'à ces dernières années, penchés sur l'un ou l'autre des documents qui s'y trouvent, mais il n'en demeure pas moins que sur les quelque 2 000 unités que compte le fonds⁸, la majeure partie demeure inédite. Or parmi ces documents figurent des pièces dont l'intérêt est pourtant majeur, que ce soit dans le domaine de la littérature ou dans celui de la vie quotidienne : chaque document, si insignifiant qu'il puisse paraître, apporte en effet des informations nouvelles, qui peuvent s'avérer d'une

importance indéniable, et c'est l'étude approfondie de chacun d'entre eux qui pourra nous permettre, à terme, de nous faire une idée plus précise de ce qu'étaient réellement ces Coptes d'hier, de ce qu'ils ont hérité de leurs prédécesseurs et de ce qu'ils nous ont transmis.

Le fonds copte de la BNU comprend près de 1 300 textes sur papyrus, parchemin ou papier. Ces textes eux-mêmes se subdivisent ensuite en trois catégories : les textes documentaires, qui témoignent du quotidien et des affaires publiques ou privées, les textes littéraires, et les textes magiques. On compte encore quelque 624 ostraca (du grec « ostrakon », qui désigne au départ une coquille d'huître, mais dont le sens évolue rapidement dès le grec ancien, par analogie, en « tesson de terre cuite »), qui sont les témoins privilégiés de la vie quotidienne en Égypte aux environs des VII^e et VIII^e siècles.

Les étudiants de notre Summer School, après avoir consacré leur matinée à écouter les séminaires en papyrologie copte dispensés par leurs enseignants, étaient, chaque après-midi, divisés en quatre groupes. À chaque groupe était assigné un type de documents particuliers. Le groupe dirigé par Anne Boud'hors (CNRS/IRHT, Paris) a ainsi travaillé sur les papyrus documentaires coptes ; le groupe dirigé par Alain Delattre (FNRS, Université libre de Bruxelles) s'est, quant à lui, consacré à l'étude des ostraca. Le groupe de Catherine Louis (CNRS, UMR 7044, Strasbourg) a travaillé sur les manuscrits littéraires, tandis que celui de Tonio Sebastian Richter (Université de Leipzig) s'est concentré sur une série de papyrus magiques. Chacun des étudiants de ces divers groupes s'est vu confier un ou plusieurs documents inédits, sur lesquels il a dû travailler durant toute la semaine, dans l'objectif de le présenter à la fin de la semaine à l'ensemble des participants, puis de publier ses découvertes dans un volume d'actes à venir.

*Cassait-on une assiette ?
Eh bien, elle n'était pas perdue,
et devenait un instrument
de correspondance*

Les collections coptes de la BNU, de même que l'ensemble des collections en provenance d'Égypte, se sont constituées lors de plusieurs achats successifs, principalement au début du XX^e siècle. Mais, du fait que leur contenu est très disparate et que les documents ont, la plupart du temps, été acquis sur le marché des antiquités, soit hors de tout contexte de fouille qui puisse permettre de connaître leur provenance exacte, seule une étude approfondie de chacun d'entre eux peut permettre, grâce à des critères internes tels que les particularités dialectales, l'écriture, le support, ou des allusions à des personnages connus par ailleurs, de déterminer son lieu d'origine et sa date approximative de copie.

1. Les papyrus documentaires (ill. p. 53)

Sous ce terme sont désignés tous les textes sur papyrus qui ne sont ni littéraires ni magiques. Ils peuvent contenir aussi bien des lettres privées que des reçus divers ou des documents administratifs⁹. L'un des documents étudiés lors de cette Summer School, par exemple, le Kopt. 177, est un long rectangle de papyrus contenant une lettre entièrement conservée, adressée par un ascète du nom de Pchoï à un prêtre appelé Apa Theodosios. Les formules employées permettent de déterminer que cette lettre est de provenance thébaine (c'est-à-dire la région de l'actuelle Louqsor, où de nombreuses communautés ascétiques étaient installées aux VII^e-VIII^e siècles). Il y est question d'approvisionnement en denrées alimentaires de base (blé, huile), une préoccupation constamment présente dans les textes de cette époque. Ici le moine, qui vit en solitaire, confirme avoir reçu ses provisions, mais se plaint que son correspondant ne lui ait pas rendu visite. Dans un autre document, plus personnel, une mère se plaint à son fils de ce qu'il n'est pas venu la voir ni ne lui a écrit depuis longtemps, et lui exprime toute l'affection qu'elle a pour lui en lui disant combien son silence lui est pénible.

2. Les ostraca (ill. p. 55)

Le papyrus étant un matériau de valeur, et les moines ainsi que les ascètes (souvent la seule partie de la population qui avait accès à suffisamment d'érudition

pour maîtriser l'écriture) vivant dans une extrême pauvreté, l'ostrakon reste le principal recours de toute personne qui veut tenir ses comptes ou même correspondre avec d'autres. Il était en effet facile de se procurer un tel support d'écriture : cassait-on une assiette ? Eh bien, elle n'était pas perdue, et devenait un instrument de correspondance. Certains de ces tessons contiennent ainsi des messages personnels, disant par exemple à un visiteur attendu : « Je reviens tout de suite » ; d'autres contiennent ce qui pourrait être des exercices de copie, donnant le début d'un texte littéraire copte. Mais la majeure partie de ces ostraca contient des documents liés à la vie quotidienne, tels que des comptes personnels ou des lettres privées, parfois assez longues, émanant souvent d'un moine ou d'un prêtre. La plupart des ostraca étudiés durant cette Summer School sont des reçus de taxes provenant de la région thébaine, datables du début du VIII^e siècle. Ces documents attestent du paiement de l'impôt personnel dont devaient s'acquitter tous les hommes adultes et ils sont, dans certains cas, bilingues (copte et grec). Mais on y trouve également des lettres privées, comme le Kopt. 144, dans lequel un évêque demande à un prêtre d'accepter la réintégration dans sa communauté d'une personne qu'il en avait exclue. On ignore, bien entendu, quelle fut la réponse du prêtre.

3. Les papyrus magiques (ill. p. 57)

Chrétiens, les Coptes l'étaient, bien entendu. Cela ne les empêchait en rien de pratiquer la magie, et de nombreux textes de cette teneur, souvent sur papyrus, plus rarement sur parchemin (ils sont alors plus tardifs) nous sont parvenus¹⁰. Ce que l'on nomme par commodité « papyrus magiques » se situe, en réalité, quelque part entre le « sort » jeté à un individu et la prière : on y trouve régulièrement invoqués aussi bien Dieu et Jésus que les anges et les saints. On y découvre souvent des traces de plumes, ce qui indique qu'ils étaient, très souvent, destinés à être conservés en permanence avec soi, comme une amulette. Assez fréquemment aussi, on y trouve des illustrations, tracées d'une main qui semble souvent maladroite et naïve. On y trouve des prières pour la guérison d'un malade (c'est probablement le cas du WG 1, bien que le but de ces prières ne soit pas très clairement exprimé), des sorts pour faire tomber

amoureuse une femme, des malédictions visant à rendre telle ou telle personne malade, ou tout simplement pour qu'il lui arrive quelque mal que ce soit. L'un des textes magiques de la BNU, autrefois publié par W. E. Crum¹¹ (Kopt. 135), est une prière écrite sur parchemin, dont le but est de protéger une femme du nom de Seiné des avances d'un homme, appelé Shinté, en le rendant impuissant : « Qu'il devienne (...) pareil à un mort, couché dans un tombeau et pareil à un vieux haillon, gisant sur du fumier ! Il ne pourra point avoir commerce, ni ne pourra délier la virginité de Seiné, fille de Mouné. Oui, oui ! Vite, vite ! »¹²

Une question de méthode, ou : comment on travaille sur un manuscrit littéraire copte

L'un des objectifs de cette Summer School était de permettre aux étudiants, qui pour la majeure partie d'entre eux n'avaient jamais eu l'occasion d'examiner des originaux, d'acquérir les méthodes propres à ce type de travail. Car étudier des textes déjà publiés et éditer soi-même de nouveaux textes sont des tâches totalement différentes, qui exigent des méthodes et des connaissances distinctes. Avant d'éditer un texte en effet, un long parcours attend le chercheur, qui doit d'abord se livrer à des recherches minutieuses pour identifier le texte en question. Développons ici un seul exemple, celui de l'un des manuscrits littéraires, afin que le lecteur puisse se représenter la manière dont on étudie un document de ce type.

Mais avant d'en venir au manuscrit lui-même, il faut, pour comprendre le travail auquel doivent se livrer les chercheurs, avoir une idée des conditions dans lesquelles ces documents ont été découverts et achetés. Comme nous l'avons dit plus haut, les manuscrits littéraires, de même que les autres documents de la BNU, proviennent de divers achats entrepris par des professeurs strasbourgeois au début du XX^e siècle. Mais il faut remonter plus loin le fil de l'histoire pour comprendre d'où viennent vrai-

ment ces manuscrits. Nous ne prendrons ici qu'un cas particulier, mais il faut savoir que l'histoire des documents coptes qui nous sont parvenus est, globalement, toujours la même : celle d'un morcellement, à travers diverses collections, de documents provenant à l'origine d'un même fonds. Entrons davantage dans le détail, et prenons l'exemple des manuscrits du monastère Blanc.

Ce monastère est l'un des plus connus d'Égypte. Si son église est encore debout aujourd'hui, les structures du couvent d'origine ne sont plus visibles que grâce à des fouilles en cours actuellement.

Il se situe en Haute-Égypte, près de Sohag, et fut construit dès le IV^e siècle de notre ère. Au V^e siècle, une bibliothèque, puis un scriptorium, y furent installés, et c'est à partir de cette époque que le monastère devint l'un des lieux de copie les plus renommés d'Égypte. Sa bibliothèque en devint très vite l'un des fleurons, et chaque jour, des groupes de moines spécialisés travaillaient à recopier des livres. Ce travail de copie s'est effectué d'abord sur papyrus, puis, dès le VI^e siècle, le parchemin s'est progressivement imposé, pour son caractère plus noble et aussi à cause de sa longévité, bien supérieure à celle du papyrus, avant d'être lui-même, à partir des XI^e-XII^e siècles, supplanté progressivement par le papier.

Les livres de parchemin étaient solides, mais s'usaient malgré tout. Lorsqu'un livre était devenu trop mal en point, les moines ne le jetaient cependant pas : ils le recopiaient d'abord, si le texte qu'il contenait les intéressait toujours, puis ils l'abandonnaient dans une pièce dévolue à l'entrepôt des vieux livres. Et puis, au fil des siècles, l'islam s'étant répandu, le monastère fut abandonné, et ses vieux livres avec. Et ce n'est qu'aux environs du XVII^e siècle qu'une communauté de moines s'y réinstalla, redécouvrant, non sans surprise, ces amoncellements de vieux livres, dissimulés dans les tours des donjons où les pigeons avaient élu domicile, maculant de colombine le précieux parchemin.

*Qu'il devienne pareil à un mort,
couché dans un tombeau
et pareil à un vieux haillon,
gisant sur du fumier !*

Eitan Grossman examinant un papyrus documentaire (coll. BNU)

Mais quelle importance cela pouvait-il avoir ? Ces manuscrits n'avaient aucune valeur, se disaient alors les moines¹³, et bien fou serait celui qui pourrait s'y intéresser !

Et pourtant, dès la fin du XVIII^e siècle, mais surtout au XIX^e siècle, l'intérêt des chercheurs pour les antiquités coptes n'a fait que s'accroître. C'est dans ce contexte qu'en 1883, un peu par hasard, Gaston Maspero, un grand égyptologue français, fit connaissance, à Akhmîm, avec Auguste Frenay, le directeur du moulin d'Akhmîm, un Français lui aussi, expatrié en Haute-Égypte. Or à cette époque, les égyptologues s'étaient lancés dans une quête effrénée d'antiquités égyptiennes, les achetant en grandes quantités pour les musées et bibliothèques du monde entier. Auguste Frenay, qui avait le sens des affaires et connaissait les gens du pays, informa Maspero qu'il y avait, au monastère Blanc, une grande quantité de manuscrits en langue copte, et que, s'il était intéressé, il était prêt à lui servir d'intermédiaire et d'interprète auprès des moines pour entreprendre de les acheter. Les études coptes avaient alors commencé leur bond en avant, et Maspero n'ignorait pas la valeur d'une telle découverte. Il confia donc à Frenay le soin de négocier avec les moines, de façon à faire acheter le maximum de manuscrits pour la Bibliothèque nationale de France. Mais il fallait être discret : ébruiter cette découverte aurait risqué d'attirer d'autres acheteurs, ce qui signifiait que les restes de cette bibliothèque auraient été éparpillés à travers le monde, ce qui n'était pas souhaitable ; par ailleurs, il était évident que si d'autres personnes s'intéressaient à ces manuscrits, les prix grimperaient rapidement, rendant peut-être impossibles pour Maspero les achats envisagés. C'est donc dans le plus grand secret que Frenay entama les négociations. Mais malgré les précautions prises, voilà qu'en 1885, Émile Amélineau, un autre égyptologue français, fait irruption au monastère Blanc et proclame qu'il possède une grosse somme d'argent avec laquelle il compte acheter tout ce qu'il pourra pour le gouvernement français. De fait, il avait obtenu beaucoup d'argent d'un ministre, et cela éveilla les soupçons des moines. N'avaient-ils pas manqué de se faire rouler dans la farine par Maspero et Frenay, qui tentaient d'avoir ces manuscrits pour rien ?

Le résultat de ces petites querelles entre égyptologues a encore des conséquences aujourd'hui¹⁴ : pour gagner davantage, pour vendre les manuscrits plus chers,

on n'hésita pas à les vendre par petits morceaux, quitte parfois à déchirer les pages d'un livre pour les vendre isolément. Qu'en ressort-il ? Qu'aujourd'hui les manuscrits sont éparpillés dans toutes les bibliothèques et musées du monde : ainsi, les fragments d'un même livre peuvent se trouver à Londres, Paris, Vienne, Venise, Leyde, Berlin, au Caire, à Moscou et... à Strasbourg bien sûr. Parfois, on retrouve dans un même fonds plusieurs feuillets du même livre ; mais la plupart du temps ne s'y trouve qu'un feuillet, voire qu'un fragment de feuillet.

Celui qui est illustré ici (ill. p.48) est tout à fait représentatif de cet état de fait. Il s'agit d'un fragment qui a priori ne paie pas de mine malgré sa jolie ornementation : il est déchiré dans ses marges et aucune phrase n'est lisible entièrement. Il a donc fallu tout d'abord tenter de lire le texte, en restituant les lettres manquantes. L'étudiant qui s'est vu confier ce fragment a ainsi pu comprendre qu'il y était question d'un magicien qui brûlait ses vieux livres de magie. Partant de là, il a utilisé un fonds photographique mis à sa disposition, qui contenait des photographies de manuscrits conservés dans diverses autres collections ; il a ainsi pu, grâce à l'écriture et à l'ornementation, retrouver d'autres fragments du même livre et se rendre compte que certains avaient déjà été identifiés et publiés : il s'agissait de fragments du *Martyre* de Cyprien d'Antioche. Ce Cyprien, un des saints renommés du calendrier copte, était connu pour être un magicien que ses parents avaient consacré au diable alors qu'il n'avait que sept ans. Devenu adulte et magicien expert, il s'éprit un jour d'une jeune femme chrétienne, prénommée Justine, qui souhaitait se consacrer à Dieu et préserver sa virginité. Il invoqua le démon pour lui demander de l'aider à aboutir dans ses tentatives de séduction auprès de Justine. Celui-ci s'approcha de la jeune femme et tenta de la rendre amoureuse de Cyprien, mais rien n'y fit : invoquant le Seigneur, elle se protégea par le signe de la croix, contre lequel le démon ne pouvait rien. Après diverses tentatives avortées, le diable finit par prendre l'apparence de Justine elle-même et alla trouver Cyprien, afin de lui faire croire qu'elle s'était éprise de lui et qu'ainsi, il avait accompli sa promesse. Mais cette tentative échoua également, et le diable dut admettre qu'il avait peur de la croix et s'avoua vaincu devant le pouvoir du Christ. Dès lors, Cyprien se convertit et devint même évêque, après avoir fait de Justine l'abbesse d'un monastère.

Un étudiant travaillant sur un ostracon copte (coll. BNU)

Cyprien et Justine finirent par subir le martyre pour avoir refusé de sacrifier aux dieux païens.

Voilà comment le travail, et parfois la chance, permettent d'identifier les fragments de manuscrits littéraires en langue copte et ainsi de faire avancer notre connaissance des différents fonds de manuscrits.

Catherine Louis

Notes :

- 1 — La première *Summer School in Coptic Papyrology* a eu lieu à Vienne en 2006 ; elle a été relayée par l'université de Leipzig en 2008.
- 2 — Je profite de l'occasion qui m'est donnée ici pour témoigner toute ma reconnaissance aux différentes personnes et institutions qui ont prêté leur concours à l'organisation et à la tenue de cette *Third Summerschool in Coptic Papyrology*. M. A. Poirot, administrateur de la BNU, Mme C. Donnadieu, son adjointe, nous ont soutenus avec enthousiasme dans l'organisation de cet événement et ont mis à notre disposition aussi bien leurs locaux que les documents originaux sur lesquels nous avons travaillé. Mme G. Bélot, M. Fr. Blin, tous deux attachés à la Conservation, ainsi que M. D. Bornemann, qui n'a ménagé ni son temps ni ses efforts pour nous accompagner durant les différentes étapes de l'organisation puis de la tenue de cette école d'été, ont tous contribué à faire de cette Summer School un événement aussi riche en enseignements qu'agréable. Nous sommes également très redevables pour leur soutien à l'UMR 7044 (Etude des civilisations de l'Antiquité), à l'Université de Strasbourg, à la Communauté urbaine de Strasbourg, à l'Institut de recherche et d'histoire des textes (Paris), à l'Association francophone de coptologie et à l'Ecole pratique des Hautes études.
Je voudrais également remercier Anne Boud'hors, co-organisatrice de cette université d'été, ainsi que tous les enseignants, pour l'enthousiasme avec lequel ils ont accepté de venir, parfois de très loin, nous faire profiter de leurs connaissances. Mes remerciements vont également à tous nos étudiants, qui n'ont pas hésité à parcourir des milliers de kilomètres pour venir partager avec nous leur passion pour le copte et ses documents.
J'ajoute qu'une partie des renseignements que je donne dans les paragraphes concernant les papyrus documentaires et les ostraca sont dus à Anne Boud'hors et à Alain Delattre, les responsables de ces deux ateliers, que je remercie pour leur contribution.
- 3 — Les meilleures introductions françaises à la civilisation, à l'histoire et à la culture des Coptes restent celles de P. DU BOURGUET, *Les Coptes*, PUF, *Que Sais-je ?* n°2398, 3e édition, 1972, et de Chr. CANNUYER, *L'Égypte copte : les Chrétiens du Nil*, collection *Découvertes Gallimard* n°395, Paris, 2000.
- 4 — L'histoire de la langue copte est en réalité un peu plus complexe, et s'étend sur plusieurs siècles. Il ne s'agissait, au tout début (dès le III^e siècle avant notre ère), que de tentatives de translittération émanant de voyageurs, probablement grecs, qui ont voulu transcrire dans leur alphabet certains mots égyptiens (toponymes, noms de divinités, etc.). C'est ce que l'on appelle le stade « pré-vieux-copte I ». Peu à peu, ces tentatives se sont multipliées, pour parvenir au « pré-vieux-copte II », qui se caractérise par l'ajout de graphèmes issus du démotique à l'alphabet grec, qui s'avérait insuffisant pour transcrire tous les sons de la langue égyptienne. C'est de ces tentatives que s'inspireront plus tard les premiers chrétiens d'Égypte pour traduire les livres bibliques, dans une langue qui devint dès le III^e siècle de notre ère la propriété des chrétiens (sur la naissance de la langue copte, on pourra consulter notamment : N. BOSSON & S. H. AUFRERE, *Catalogue de l'exposition « Égyptes... L'égyptien et le copte »*, Lattès, 1999, en particulier les p. 27-67 pour le passage de l'égyptien hiéroglyphique au pré-vieux-copte, puis les p. 68-87 pour l'histoire de l'évolution de la langue copte proprement dite et de ses dialectes.
- 5 — Les moines et ascètes, vivant dans la pauvreté, réutilisaient souvent des matériaux plus anciens pour divers usages, et il y a fort à parier qu'un certain nombre de documents ont été perdus pour nous parce qu'on aura voulu éponger de l'eau avec une feuille de manuscrit, ou parce qu'on aura estimé qu'ils ne valaient pas la peine d'être conservés. Ainsi, de nombreux documents ont été découverts dans ce qui tenait lieu, pour les habitants de l'époque, de « poubelles ». Ces dépotoirs, contrairement à ce que l'on pourrait croire, sont de véritables mines de renseignements, car on y a découvert non seulement des textes, mais des objets de la vie quotidienne en tous genres.
- 6 — Irénée de Lyon et Epiphane de Salamine sont deux des plus grands détracteurs de cette secte. C'est surtout à travers leurs témoignages et leurs réfutations que l'on connaissait ce mouvement avant la fameuse découverte de la bibliothèque copte de Nag Hammadi, grâce à laquelle 13 « codices » (l'équivalent de nos livres d'aujourd'hui) sont sortis des sables, nous livrant ainsi 53 textes, souvent totalement inconnus jusque-là.
- 7 — On sait en effet que certains documents ont été volés directement sur les sites, au XIX^e siècle, et que tout un marché noir s'était organisé autour de la vente d'antiquités, à une époque où la législation dans ce domaine était quelque peu laxiste, laissant la porte ouverte à tous les débordements.
- 8 — La BNU compte en effet 684 documents écrits sur papyrus, parchemin ou papier, auxquels il faut encore ajouter les 567 documents de la Koptische Mappe 1, les 70 documents de la Wissenschaftliche Gesellschaft (WG), et 624 ostraca.
- 9 — J. Gascoü et J.-L. Fournet ont récemment publié quelques-uns de ces papyrus. Voir notamment : J.-L. FOURNET, « Parfum et magie dans un papyrus copte inédit de Strasbourg », dans A. BOUD'HORS & C. LOUIS (éd.), *Études coptes X. Douzième journée d'études (Lyon, 19-21 mai 2005)* (CBC 16), De Boccard, Paris, 2008, p. 157-166 ; id., « Deux lettres inédites de la collection de Strasbourg (P. Strasb. K. 682 et 684) », dans N. BOSSON & A. BOUD'HORS (éd.), *Actes du VIII^e congrès international d'études coptes (Paris, 28 juin-3 juillet 2004)* (OLA 163.2), Peeters, Leuven-Paris-Dudley, 2007, p. 685-696. J. GASCOU, « Un nouveau document sur les confréries chrétiennes : P. Strasb. copte inv. K 41 », dans A. BOUD'HORS, J. GASCOU & D. VAILLANCOURT (éd.), *Études coptes IX. Onzième journée d'études, Strasbourg, 12-14 juin 2003* (Cahiers de la Bibliothèque copte. 14), De Boccard, Paris, 2006, p. 167-177.
- 10 — La majeure partie des textes magiques coptes publiés ont été rassemblés et présentés, en traduction anglaise, dans M.W. MEYER & R. SMITH, *Ancient Christian Magic. Coptic Texts of Ritual Power*, Princeton, New Jersey, 1999.
- 11 — W.E. CRUM, « La magie copte. Nouveaux textes », *Recueil d'études égyptologiques dédiées à la mémoire de Jean-François Champollion, Bibliothèque des Hautes études, Sciences historiques et philologiques*, fasc. 234, Paris, 1922, p. 537-544.
- 12 — Ces dernières formules sont typiques des textes magiques.
- 13 — D'autant plus qu'entre-temps, l'arabe avait remplacé le copte dans l'usage courant, et que ces mêmes moines n'étaient plus, de ce fait, capables de lire les vieux livres sur lesquels ils venaient de mettre la main...
- 14 — Pour de plus amples détails sur l'histoire des manuscrits du monastère Blanc, voir C. LOUIS, « Nouveaux documents concernant l'affaire des parchemins coptes du monastère Blanc », dans N. BOSSON et A. BOUD'HORS (éd.), *Actes du VIII^e congrès international d'études coptes (Paris, 28 juin-3 juillet 2004)* (OLA 163.1), Peeters, Leuven-Paris-Dudley, 2007, p. 99-114.

David Tibet aux prises avec un papyrus magique (coll. BNU)